
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 18/2 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.2.56923

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

chapitre certaines articulations chronologiques soient dégagées. En revanche, on apprécie que l'auteur ait eu, comme l'indique le sous-titre de son livre, le souci de ne pas s'enfermer dans le cadre monographique; chaque chapitre commence donc par une sorte de *status questionis* fort bien informé, qui évoque la problématique générale et la situation dans les autres universités allemandes.

Très utiles également seront les six documents édités en annexe, en particulier les statuts de la faculté des arts de 1535. Le livre se termine par la présentation des sources manuscrites, une bibliographie et un index. Il est par ailleurs assez modestement illustré de neuf images en noir et blanc.

Au total donc, un très solide travail qui est une précieuse contribution à une étude comparée des institutions universitaires au temps de la Renaissance.

Jacques VERGER, Paris

Georg SCHWAIGER (Hg.), *Das Bistum Freising in der Neuzeit*, München (Erich Wewel Verlag) 1989, 658 S.

En Allemagne comme en France, les histoires de diocèses se multiplient. On ne s'en plaindra pas car si, bien sûr, leur qualité est inégale, elles n'en apportent pas moins aux chercheurs une masse d'informations et de thèmes de réflexions indispensables à qui veut sortir des généralisations confortables. La partie »moderne« de l'imposante et luxueuse histoire du diocèse de Freising en trois volumes répond à cette attente même si elle ne la comble pas tout à fait.

Saluons tout d'abord le courage du maître d'œuvre, Georg Schwaiger, et de ses collaborateurs qui ont préféré présenter une histoire en chantier, en train de se faire, plutôt que de cacher les zones imparfaitement connues sous le brillant des stucs et les apparences du trompe-l'œil. C'est un fait que tout ce qui constitue la problématique des monographies diocésaines en France depuis les travaux de Gabriel Le Bras et en Allemagne depuis ceux de E. Walter Zeeden et de ses disciples est pratiquement absent de ce volume. Pas d'étude précise du clergé – j'entends les humbles curés et vicaires des villes et des campagnes – au cours de cette période de trois siècles. Encore moins d'examen approfondi de la vie religieuse des fidèles. Quant au souci de situer le fait religieux dans l'espace, il est si complètement laissé de côté qu'il faut attendre la page 513 pour découvrir une petite et fort médiocre carte du diocèse laquelle ne concerne d'ailleurs que le début du XIX^e siècle! Cependant les sources existent. Les auteurs ont la grande honnêteté de les signaler et de les décrire, qu'il s'agisse des procès-verbaux de visites pastorales du début du XVIII^e siècle dont la synthèse se trouve dans une »*Matricula seu plena descriptio dioecesis frisingensis*« de 1738–1740 en six volumes ou de la très riche série des protocoles du conseil ecclésiastique de l'évêché pour le XVIII^e siècle. Mais cette documentation est à peine effleurée comme si les auteurs avaient craint en l'étudiant de plus près de s'écarter de l'objet qu'ils s'étaient fixés et qui semble bien être à la lecture de l'ouvrage – comme au vu de son iconographie – non pas tant l'histoire du diocèse que l'histoire de ses princes-évêques.

Pourtant, cette première impression doit être nuancée. Le lecteur ne perdra pas son temps en compagnie de l'équipe réunie par Monsieur Schwaiger. Il y apprendra beaucoup de choses. Un chantier, avons-nous dit. C'est bien l'impression qui se dégage d'un ouvrage dont les auteurs ont du mal à harmoniser leurs contributions, qui se laissent parfois entraîner à résumer leur thèse de doctorat, à reprendre ce qui a déjà été développé par un autre collaborateur mais un livre qui, tous comptes faits, donne, sans doute, une image assez juste de la recherche en histoire religieuse en cours actuellement en Bavière. Deux points forts se dégagent nettement.

Les premiers chapitres consacrés à la Réforme et aux débuts de la Contre-Réforme sont peut-être les plus neufs et les plus riches d'enseignements. Monsieur SCHWAIGER montre très

bien que le message de Luther ne fut pas sans résonance en Bavière, surtout lorsqu'après 1550 la noblesse s'empara des idées luthériennes pour mieux s'opposer à la puissance du duc. L'insistance avec laquelle Albert V défendit auprès du Pape l'usage du calice pour la communion des simples fidèles s'explique par le besoin d'apaiser les tensions qui existaient à l'intérieur du duché. Mais de plus grande conséquence pour l'avenir fut la précocité de la Contre-Réforme. Bernhard M. HOPPE la fait remonter à 1520 lorsque l'évêque Philippe, comte palatin du Rhin, appuya le professeur de théologie d'Ingolstadt Jean Eck dans ses combats contre la doctrine luthérienne. C'est à Jean Eck que serait due la très rapide publication de la bulle *Exsurge Domine* dans le diocèse (janv. 1521). Mais surtout ce chapitre et le suivant, dû à Anton LANDERSDORFER, ont le grand mérite de dégager avec netteté les premières étapes de la réforme catholique en Bavière. Car au moment même où l'évêque de Freising condamnait Luther il songeait à corriger son clergé défaillant (mandement de l'été 1522). A partir de 1553 l'évêque Lösch von Hilckertshausen entreprit en étroite collaboration avec ses confrères de Ratisbonne et de Passau et sous la direction du métropolitain, l'archevêque de Salzbourg, une grande œuvre de réforme religieuse. Sa manifestation la plus importante fut la *Visitatio Bavarica* réalisée très soigneusement dans l'évêché de Freising de septembre 1558 à l'automne 1560 et qui visait principalement le clergé dont les mœurs (le concubinat très répandu) et l'incompétence préoccupaient beaucoup les responsables diocésains. Ainsi s'engageait une action qui allait retenir les évêques – et surtout les vicaires généraux fort peu étudiés tout au long du volume – pendant plus d'un demi-siècle. Leo WEBER montre comment l'établissement d'un conseil ecclésiastique en 1585, le mandement sur le célibat des prêtres la même année et, toujours en 1585, l'examen obligatoire imposé à tous les candidats aux saints ordres furent des prolongements de la grande visite des années 1560. En 1595 les doyens ruraux eurent ordre de surveiller les curés et de s'assurer de l'application des ordonnances prises par l'évêque et son conseil. En 1616 dernière mesure dans la droite ligne, elle aussi, du concile de Trente: l'établissement d'un séminaire diocésain. Il y a là une série de décisions dont certaines sont antérieures à la conclusion du concile et qui font de la Bavière comme du Milanais de Charles Borromée, de la Savoie de François de Sales, du Comtat Venaissin ou de la Lorraine des lieux d'accueil à la réforme catholique en ses débuts. Mais peut-être en existe-t-il bien d'autres. C'est l'intérêt d'ouvrages tels que celui dirigé par Georg Schwaiger d'apporter une contribution au renouvellement de nos connaissances sur des points capitaux de l'histoire religieuse moderne. Il n'est pas inutile de constater que toutes ces terres si précocement ouvertes à l'esprit tridentin, le furent aussi aux jésuites et à leurs collègues. On connaît leur place considérable en Bavière et à Munich en particulier. Il est surprenant qu'ils soient si peu présents dans cet ouvrage.

Le second point fort de l'ouvrage concerne les rapports entre l'Eglise et l'Etat. Il s'agit là d'une constante qu'on retrouve partout en Europe à l'époque de l'absolutisme. Mais ce qui rend le cas de l'évêché de Freising tout à fait passionnant c'est qu'il inclut la ville de résidence ducale toute proche de Munich. Or, le duc ne se posait pas en adversaire de l'évêque mais en concurrent pour le meilleur service de l'Eglise catholique. Toute œuvre de réforme passait par lui et n'avait aucune chance d'aboutir si elle n'émanait pas de son autorité. Ce fut sur l'ordre de la cour de Munich que furent entreprises les visites pastorales de 1558–1560 et de 1569–1570, c'est elle qui poursuivit et fit condamner par ses tribunaux les prêtres coupables. Les évêques certes ne restaient pas inactifs. Dans leurs *Gravamina* présentés à l'assemblée de Salzbourg de 1562, à l'issue de la *Visitatio Bavarica*, ils se plaignirent vivement des interventions de l'autorité séculière dans les affaires spirituelles et de l'accaparement par la maison de Bavière du temporel des monastères. Mais ces plaintes ne pouvaient avoir grand effet tant que l'évêque était un Wittelsbach ou l'un de leurs fidèles. Ainsi furent Leo Lösch von Hilckertshausen (1552–1559), Moritz von Sandizell (1559–1566) lequel fut tout simplement remercié par le duc Albert V lorsque celui-ci eut un fils à placer sur le trône épiscopal, le jeune duc Ernest de Bavière (1566–1612). Il est vrai que la manière, par trop cavalière avec laquelle le prince avait

agi, avait profondément choqué le chapitre cathédral qui deux fois de suite (Etienne von Seiboldsdorf 1612–1618 et Veit Adam von Gepek, 1618–1651) réussit à imposer, contre le vœu de Maximilien I^{er}, un évêque issu de son sein. Le pape, de son côté, avait fait la sourde oreille lorsque le duc Guillaume V dit «le pieux» avait réclamé l'établissement d'un évêché à Munich (1583). Mais Rome pouvait-elle vraiment refuser quelque chose au duc de Bavière? Dans le chapitre VII, Manfred WEITLAUFF montre très bien comment ce même duc Guillaume V, en engageant une grande politique rhénane fit de Munich, aux côtés de Rome, de Madrid et de Bruxelles l'un des centres vitaux de la nouvelle Europe catholique. C'est lui qui échafauda tout un plan d'intervention dans l'Europe du Nord-Ouest dont l'objet était de contenir la France et de soutenir l'Espagne en lutte contre les provinces révoltées du Nord des Pays-Bas. L'agent en fut le titulaire du siège de Freising, Ernest de Bavière, élu successivement prince-évêque d'Hildesheim (1577), de Liège (1581), de Münster (1585) et surtout de Cologne (1583). Cette grande ville rhénane demeura pendant deux siècles le centre de la politique bavaroise dans toute la *Germania Sacra*. Il est certain qu'à partir de ce moment et surtout après le retour du vainqueur de la Montagne Blanche, Maximilien I^{er}, dans ses Etats (1620), rien ne pouvait plus s'opposer dans l'Allemagne catholique à la maison de Bavière. La Vierge elle-même élue par le duc «patronne de la Bavière» avait suffisamment montré au cours de la guerre en quelle dilection particulière elle tenait la dynastie des Wittelsbach. La Mariensäule inaugurée solennellement le 7 novembre 1638, jour anniversaire de la bataille de la Montagne Blanche, rappelait à tous, par sa place au cœur de la ville, le rôle éminent du duc, choisi par Marie pour défendre sa gloire contre les hérétiques (G. Schwaiger, p. 510). L'évêque de Freising se trouvait en quelque sorte éclipsé par le prince qui était ainsi conforté par les événements militaires dans les fonctions quasi spirituelles accaparées au cours des années précédentes: ainsi l'établissement d'un conseil ecclésiastique à Munich même concurrent de celui de l'évêque (p. 260). Maximilien I^{er} profita des circonstances pour rétablir sa famille sur le siège de Freising. Les princes Albert-Sigmund (1651–1685) et surtout Joseph-Clément (1685–1694) qui fut aussi et surtout archevêque de Cologne renouèrent avec une tradition familiale. Mais au XVIII^e siècle cette prééminence bavaroise dans l'Allemagne catholique eut plus de mal à se maintenir. La papauté tolérait difficilement ces cumuls de bénéfices majeurs, qui scandalisaient les catholiques et encore plus les protestants (*Monsieur de cinq églises* ironisait Frédéric II en parlant de l'électeur de Cologne Clément-Auguste). L'Autriche surtout ne voulut pas laisser la Bavière seule disposer des plus importants évêchés de la partie occidentale de l'Empire. A partir de 1720 une double offensive autrichienne se développa dans le Nord-Ouest, d'une part à partir des Pays-Bas du Sud et à l'Est dans les états mêmes des Wittelsbach. Plus que jamais, il appartenait à ceux-ci de reprendre en mains les évêchés bavarois. Ainsi, Maximilien II – Emmanuel plaça-t-il à la tête des Eglises de Ratisbonne et de Freising, le prince Jean-Théodore, futur cardinal de Bavière. A la fin du XVIII^e siècle toutefois, cette savante stratégie donnait des signes de vieillissement. Fidèles et clergé supportaient de plus en plus mal ces prélats toujours absents et incompétents de surcroît (comme l'écrit Monsieur Weitlauff, l'épiscopat de Jean-Théodore à Freising se solda surtout par des dettes considérables). Quant aux princes territoriaux, Hans Jörg NESNER montre fort bien que Maximilien III – Joseph (1745–1777) et Charles-Théodore (1777–1799) préférèrent contrôler les évêchés bavarois grâce aux instruments que leurs prédécesseurs leur avaient légués plutôt que de recourir à une politique familiale compliquée et coûteuse. Les Lumières (ordonnances scolaires de 1770 et 1771) et plus tard les effets du Joséphisme les engagèrent dans cette voie. La papauté, de son côté, en établissant une nonciature à Munich (1785) accorda, sous une autre forme, ce qu'elle avait refusé deux siècles plus tôt. Placer un nonce dans la ville de résidence du duc c'était montrer clairement que là et là seulement se faisait la politique religieuse de toute la Bavière. Dès lors, le titulaire du siège de Freising ne pouvait plus prétendre qu'à un rôle secondaire et très effacé. Cette situation, s'interroge

Monsieur Nesner, n'était-elle pas à l'image de celle de tous les princes-évêques du Saint-Empire qui essayèrent vainement au congrès d'Ems de 1786 de réagir contre la subordination que leur imposaient le pape et l'empereur?

Les historiens apprendront donc beaucoup non seulement sur la Bavière mais aussi sur l'Allemagne catholique ancienne à la lecture du riche ouvrage dirigé par Georg Schwaiger. Mais, le livre achevé, ils ne pourront s'empêcher de s'interroger: le cadre diocésain était-il, en l'occurrence, le mieux adapté? Les différents auteurs n'auraient-ils pas été mieux à leur aise, et le livre finalement plus réussi, si ce dernier avait porté sur la Bavière en son entier et non sur le seul évêché de Freising? Tant il est vrai que les réalités régionales commandent aussi en histoire religieuse et que c'est en partant de ce qui a été construit, au long des siècles, que l'homme vivant et priant risque de nous être révélé.

Louis CHÂTELLIER, Nancy

Michel CLOET/Chris VANDENBROEKE (Hg.), *Tien bijdragen tot de lokale en regionale demografie in Vlaanderen, Bruxelles (Gemeentekrediet) 1989, 291 S.*

Der vorliegende Band enthält – neben einer Einleitung der Herausgeber und einem umfangreichen Verzeichnis einschlägiger niederländisch-, französisch- und englischsprachiger Literatur – zehn Beiträge zur Historischen Demographie Flanderns. Der Untersuchungszeitraum erstreckt sich vom späteren 17. bis zum frühen 19. Jahrhundert.

Die Historische (oder auch Sozio-) Demographie versteht sich als eine Disziplin, die die »Lebens«-Geschichte des Menschen zum Gegenstand hat – was gleichbedeutend ist mit dessen durchschnittlicher, statistischer »Lebens«-Erwartung. Sie zielt vor allem auf die Erarbeitung typischer Lebens- oder Verhaltensmuster (»gedragspatronen«). Im Gegensatz zur raumorientierten Bevölkerungsgeschichte arbeitet die Historische Demographie auf der Mikroebene von Dörfern und Städten. Sie bedient sich der Mittel moderner Statistik; grundlegend ist die Methode der Familienrekonstruktion. Vom Forscher verlangt sie mühevoll Kleinarbeit; vom Rezipienten, sprich Leser, Geduld in der Lektüre von Zahlenkolonnen und Grafiken (208 im vorliegenden Fall).

Entsprechend den belangvollsten Momenten menschlichen Lebens konzentrieren sich die Fragestellungen auf Geburt, Heirat und Tod. Ermittelt werden zum Beispiel das Ausmaß vor- und außerehelicher Sexualität, die Verteilung der Geburten im Jahreslauf oder der zeitliche Abstand zwischen den Geburten; ferner das Heiratsalter, die räumliche Herkunft der Ehepartner, die Chancen einer Zweitehe oder die Fruchtbarkeit der Frau; schließlich das Verhältnis von Geburten und Todesfällen, die Säuglings- und Kindersterblichkeit, die Sterbehäufigkeit im Jahresrhythmus sowie endogene oder exogene Todesursachen. Hinzu kommen Untersuchungen zum Altersaufbau, zur Mobilität oder zum Alphabetisierungsgrad.

Der Band bietet zunächst vier historisch-demographische Studien zu ausgewählten flandrischen Dörfern im 17. und 18. Jahrhundert: Kaster (G. LASUY), Avelgem (L. VANDERMAELEN), Zeveneken (I. VAN DRIESSEHE), Anzegem (L. WANTE); am Beispiel der Gemeinde Velzeke fragt D. LAMARCQ nach einem eventuell abweichenden Heirats- und Fruchtbarkeitsmuster armer Bevölkerungsteile. Die Entwicklung der Sterblichkeit (Mortalität) in Südwest-Brabant während des 18. Jahrhunderts untersucht F. DAELEMANS; mit der Säuglingssterblichkeit in Flandern zu Beginn des 19. Jahrhunderts befaßt sich E. ROETS; Formen und Ausmaß regionaler Mobilität um und nach 1800 im Gebiet von Tielt analysiert C. STEVENS. Alle bisher genannten Beiträge beziehen sich auf Dörfer und ländliche Regionen; einen Gegenpol dazu bietet die Arbeit von A. M. VERMEULEN, die die Bevölkerungsentwicklung und -struktur in der Stadt Gent während des 19. Jahrhunderts zum Gegenstand hat. Anhand zweier dicht aufeinanderfolgender, gleichwohl divergierender Volkszählungen in Tielt und Umgebung